



MUSIQUE

« J'aime l'idée que l'éthique soit l'esthétique du futur »

Laurie Anderson était l'invitée de la Cité de la musique, à la Villette, où elle a présenté sa nouvelle création, *Delution* (Un délire). Un Qartz d'honneur lui sera remis demain à Paris.

ENTRETIEN

Laurie Anderson vit à New York. Elle compose et écrit. Depuis les années 1970, elle expérimente et invente une musique avec un goût prononcé pour l'électronique et le violon. Si elle est surtout connue, en Europe, pour le tube *O Superman (for Massenet)*, elle n'a jamais démenti son penchant pour l'innovation. Elle est une des rares artistes à avoir travaillé en résidence à la Nasa. Ses collaborations sont aussi nombreuses que prestigieuses : William Burroughs, Brian Eno, Trisha Brown, Philip Glass, Wim Wenders et plus récemment avec son compagnon, Lou Reed.



Depuis les années soixante-dix, Laurie Anderson n'a jamais démenti son penchant pour l'innovation.

Il y a trois ans, vous présentiez à Lyon le spectacle *Homeland* qui évoquait entre autres la guerre d'Irak. Où en êtes-vous de votre réflexion à ce sujet ?

LAURIE ANDERSON. Actuellement, il est vrai que mon travail traite de politique de manière moins frontale. Le spectacle *Homeland* est spécifique à la guerre d'Irak. Il traduisait plus intensément mon malaise vis-à-vis de cette guerre et aux décisions prises dans mon pays. *Homeland* traite de politique en général. Disons que les changements de présidence influent sur ma création. Avec un Président conservateur comme Bush, le travail tend à être plus politique. Avec un président libéral, je me préoccupe plutôt de l'espérance, des perspectives.

Mais la politique américaine fabrique ses contingents d'idiots. Au fond, je me demande si aspirer à être président ne relève pas de l'absurde et si ce désir n'obéit pas à des motivations archaïques.

La Cité de la musique, à Paris, vous invite à présenter votre nouvelle création, *Delution*...

LAURIE ANDERSON. Oui, *Delution* pose la question du besoin d'histoires pour survivre. Et si les fictions que l'on s'invente aident à nous définir. Sur Facebook, on lit des récits. C'est une sorte de bavardage encombrant des pages et des pages. Pour quelle finalité ? Que veulent dire les gens ? À quoi correspond cette nécessité de

« La musique revêt une partie primordiale. C'est le moteur de l'émotion. »

s'exposer aux autres ? Ce sont des questions auxquelles j'ai souhaité apporter ma réponse. *Delution* ressemble à ces histoires. Cet opéra élaboré à partir de l'intime vise un universel. Je décris la mise en place du désir pour « quelque chose ».

Delution est-il votre « voyage sentimental » ?

LAURIE ANDERSON. Oui, dans la mesure où je n'aime pas l'évidence et où le

roman de Laurence Sterne se présente comme une histoire sans queue ni tête. On évoque un homme, puis ses chaussures, puis le tapis. Il n'y a aucune logique apparente. C'est une histoire qui se propage et qui digresse. Mais je me rapproche davantage de la conception narrative de Jean-Luc Godard. La fiction est une affaire de mouvement. J'exploite l'impulsion de chaque histoire au mieux. Comme pour le cinéma, mon travail n'est pas qu'une entreprise de mots. La musique revêt une partie primordiale. C'est le moteur de l'émotion. Elle indique, souligne les instants cruciaux.

Vous semblez mettre en cause ou interroger le langage, la technologie

et leur rapport à la société.

La communication est-elle devenue si difficile aujourd'hui ?

LAURIE ANDERSON. Si la communication est difficile, je pense que la technologie n'y est pas pour grand-chose. Il y a 150 ans, ce n'était guère mieux. Les malentendus naissent des échanges eux-mêmes. On le sait. Il est délicat d'entrer en contact avec l'autre. Par ailleurs, la technologie ne présente pas qu'un aspect de déshumanisation, elle invente de nouveaux langages. Elle autorise l'expression de l'intime. Prenez le téléphone, il matérialise la distance et pourtant il participe de la promiscuité. On susurre, on s'indigne, on raccroche violemment, on crée une relation. Il est intéressant de constater que le langage déployé par les modes actuels de type e-mail ou SMS utilisent la langue écrite sans se dégager de l'oralité. On écrit une voix. Mon travail consiste à ne pas ignorer ces phénomènes et, au contraire, à m'en saisir.

Pour vous, l'éthique est-elle encore l'esthétique de demain ?

LAURIE ANDERSON. Oui, c'est une formule

de Lénine: « L'éthique est l'esthétique de demain. » C'est une idée perturbante. Une des interprétations consiste à imaginer que le jour où nous vivrons en harmonie les uns avec les autres, le besoin de créer de la beauté deviendrait inutile. Par conséquent, l'hypothèse que la beauté et la bonté sont une même idée risque de s'imposer. J'ai rencontré et travaillé avec des nanotechniciens, lors de ma résidence à la Nasa. Ils expliquaient qu'Einstein rejetait ses théories les plus connues parce qu'elles manquaient de beauté. En mathématique, vous le savez, il existe ce qu'on appelle « la solution élégante ». Einstein ne pouvait exclure l'esthétique de son travail. Dans son cas, de quelle esthétique parle-t-on ? J'aime assez l'idée que l'éthique puisse être l'esthétique du futur. À quoi ressemblera l'art dans 5000 ans ? Aura-t-il disparu ? Pour moi, une société idéale serait une société sans art, signifiant ainsi notre capacité à comprendre, à appréhender ce qui nous entoure sans intercession.

GENICA BACZYNSKI